

ROMAN ★★★★★

Un premier roman coup de poing

Un père désespéré par le choix idéologique de son fils : « Ce qu'il faut de nuit » de Laurent Petitmangin est aussi interpellant que bouleversant

● Michel PAQUOT

Jusqu'où peut aller se nicher la culpabilité, et la honte qui va avec ? Car coupable, et honteux, le narrateur du premier roman de Laurent Petitmangin, *Ce qu'il faut de nuit*, Lorrain employé à la SNCF qui menait jusqu'alors une vie sans trop d'histoire, l'est profondément. Tout en sachant qu'il n'y est pour rien. Car ses deux fils, Frédéric, que tout le monde appelle Fus et Gillou, il les élève du mieux qu'il peut depuis la mort d'un cancer de « *mo-man* » il y a quelques années. Militant socialiste dans une section qui se réduit comme peau de chagrin, il va les dimanches



matin, « qu'il pleuve, qu'il gèle », soutenir son grand au bord des terrains de foot sur lesquels il brille le plus souvent. Tout en l'emmenant régulièrement au stade encourager l'équipe de Metz, préférée à celle de Nancy.

Mais voilà : tandis que son cadet envisage d'intégrer une grande école parisienne, épaulé par Jérémy, un ami de ses fils, l'aîné s'entiche d'une bande de gars en treillis et cheveux ras. Plus encore qu'inquiet, il est désorienté, désemparé : comment se fait-il que ce gentil garçon de 24 ans, apprécié de tous, tourne le dos aux valeurs qui lui ont été enseignées pour aller fricoter avec des « *fachos* » ? « *T'inquiète*, le rassure Gillou, *Fus n'est pas comme eux* », d'ailleurs, ils

ne font pas de mal, ils s'occupent d'un atelier de récupération.

Mais pour ce père nourri d'humanisme et d'idées de solidarité, ce n'est pas négociable. Même si, à la maison, Fus est pareil à lui-même, serviable, d'humeur agréable, rigo-



Né en 1965 à Metz dans une famille de cheminots, Laurent Petitmangin travaille chez Air France.

« Fus et moi, on était en apnée, on se parlait sans se parler. »

jour où tout dégénère, sans retour en arrière possible.

Si cette histoire bouleverse à ce point, c'est parce que Laurent Petitmangin a trouvé le style juste pour la raconter. Son écriture proche du langage oral traduit admirablement le désarroi et le désespoir de ce père qui se raccroche alors aux détails de son quotidien, de leur quotidien, aux petites choses de la vie qui lui donnent tout son sel, pour ne pas complètement s'écrouler.

Car comment *vivre encore*, pour reprendre le titre du poème de Jules Supervielle où l'auteur a trouvé celui de cet intense premier roman, *Ce qu'il faut de nuit* ? Et si, progressivement, la colère passe, la honte reste, elle, profondément ancrée en lui. ■

➤ Laurent Petitmangin, « Ce qu'il faut de nuit », La manufacture de livres, 188 p.